

Agir dans la stabilité intérieure

Si nous voulons vraiment pouvoir agir, il faut agir de l'intérieur d'une sérénité et d'une stabilité. Agir pour le bien du monde de l'intérieur d'un tumulte intérieur est bien risqué pour le monde ! Ce n'est que de l'intérieur d'une sérénité, d'une certitude, d'une paix qui nous permet de regarder et de voir, d'écouter et d'entendre, de ne pas agir avant d'avoir compris, que nous pouvons être utilement actifs.

Un écrivain mystique anglais, Evelyn Underhill, disait que l'image parfaite du chrétien, c'est le chien de berger ; en effet, lorsque le berger veut lui faire faire quelque chose il l'appelle et le chien se couche à ses pieds, les yeux dans les yeux, les oreilles dressées ; il écoute l'homme qui parle ; il ne détache pas son regard de lui parce qu'il veut comprendre ; il essaie de saisir toutes les inflexions de sa voix ; il ne bouge pas jusqu'au moment où il a compris ; à cet instant, de l'intérieur d'une compréhension qui est une communion, le chien se précipite et fait ce que le berger a commandé. Il y a aussi un troisième caractère aussi essentiel que les autres : à aucun moment, qu'il soit à l'écoute ou en action, le chien ne cesse d'agiter la queue !

Et bien, si nous voulons que notre action soit vraiment efficace, utile, qu'elle n'apporte pas le trouble, le tumulte, là où nous agissons, il faut que nous nous établissions d'abord dans un recueillement, dans une sérénité, dans un état de stabilité intérieure. C'est de là, de ce centre d'intériorité que nous devons agir. Je ne pense pas que nous puissions nous y établir si facilement ! Si bien que, actif ou non, nous devons trouver les moments où nous recherchons ce centre d'équilibre, de gravité et, quand nous l'avons trouvé, nous pouvons nous mouvoir librement. Tant que nous ne l'avons pas trouvé, nous ressemblons à "pierre qui roule et qui n'amasse pas mousse" !

Ceci n'implique pas qu'il n'y ait pas d'autres formes de prière qui doivent être intégrées à l'action. Si nous nous rendons compte que nous sommes des envoyés du Seigneur ou bien au contraire — et nous l'oublions trop souvent dès que nous revêtons une robe de fantaisie, que ce soit un "maxi" comme moi ou des travestis comme vous —, dès que nous avons un uniforme, nous pensons immédiatement que nous sommes toujours des envoyés du Seigneur ; nous ne nous rendons pas compte que très souvent le Seigneur nous envoie quelqu'un pour notre bien. Nous avons toujours l'illusion que notre rôle, c'est de faire le bien au nom de Dieu. Nous devrions nous défaire de cette illusion, parce que dans la situation très complexe et très riche des relations en Dieu, des relations entre Dieu et ses enfants, chaque rencontre a une ambiguïté, une ambivalence ; ce n'est pas seulement l'un qui donne et l'autre qui reçoit, c'est ordinairement deux personnes, individuelles ou collectives, qui sont envoyées l'une vers l'autre en vue d'un échange, chacune donnant ce qu'elle possède et recevant ce qui lui manque. Cela aussi est important parce que nous aurions beaucoup moins d'agitation extérieure et d'inquiétude si nous ne nous demandions pas: "qu'ai-je à lui donner ?"; si nous nous disions: "Je ne sais pas ce que j'ai à lui donner mais je suis certain que j'ai beaucoup à recevoir", nous saurions alors avoir une attitude, une quiétude beaucoup plus grande parce que recevoir n'est pas un acte passif, mais un acte d'abandon, de mains ouvertes, tandis que donner implique un acte, un geste beaucoup plus actif.

Je crois qu'il faut que nous nous rendions compte tout le temps que par et dans les situations qui se succèdent, que par et dans les rencontres qui se succèdent, nous sommes appelés à la fois à faire œuvre de chrétiens, c'est-à-dire à donner au nom de Dieu même, et à faire œuvre de chrétiens, c'est-à-dire à recevoir de Dieu, par l'intermédiaire d'une autre personne, ce que Dieu veut nous donner. Il faut que nous soyons libres de recevoir d'un cœur très ouvert, parce que Dieu nous donne des choses très différentes. Nous sommes toujours prêts à recevoir

les bénédictions de Dieu, mais nous sommes beaucoup moins ouverts aux actes de justice ou aux actes par lesquels il nous met en question et nous soumet à l'épreuve. Un de nos théologiens et de nos ascètes du 19e siècle, écrivait à l'une de ses filles spirituelles : "Je m'étonne de la peine que vous vous donnez pour soigner vos rhumatismes avec des bains de boue, alors que, depuis que je vous connais, vous êtes si indignée dès qu'on vous jette un peu de boue sur l'âme. Ne pensez-vous pas qu'un bon bain de boue pourrait vous être salutaire spirituellement ?" Nous n'aimons pas les bains de boue quand ils touchent notre âme !

Un autre élément joue : si nous nous rendons compte que, soit que nous recevions, soit que nous donnions, nous sommes dans une situation qui est tout entière en Dieu, nous pourrions comprendre, reconnaître le besoin de Dieu où nous sommes. Avant d'entrer dans une situation, nous pourrions nous arrêter un instant et dire : "Seigneur, je ne sais pas ce qui m'attend, je ne sais pas ce que tu me prépares. Donne-moi la lumière de l'entendement, donne-moi un cœur ouvert, une volonté humble et souple, donne-moi une sobriété et une vigilance, et l'apaisement du corps qui me permettent de tout recevoir et de tout donner, donne-moi une transparence qui fasse que je puisse donner et recevoir", A l'instant de la rencontre, nous découvririons souvent que nous avons besoin d'une autre prière. Nous rencontrons une personne qui nous attire humainement parlant par son intelligence, par ses qualités de cœur. Immédiatement nous nous trouvons dans une situation faussée : nous sommes ouverts à tout ce qui est de l'ordre de la nature et prêts à passer à côté de tout ce qui est de l'ordre de la grâce. Une autre personne se présente à nous qui nous repousse par son extérieur, par ses manières, par le ton de sa voix, par ce qu'elle a à dire : immédiatement, nous nous fermons. Mais au moment où nous nous trouvons en présence de l'une ou de l'autre de ces personnes, nous devrions dire : "Seigneur, fais que je rencontre cette personne comme toi-même, que ce soit toi et

personne d'autre que je reçoive, avec la même vénération et la même sobriété." Cette rencontre avec le Christ peut se faire dans des conditions très inattendues : il peut se révéler à nous dans la beauté, mais aussi comme l'homme des douleurs ; dans sa grandeur, mais aussi dans la laideur de l'homme des douleurs.

Lorsque nous lisons maintenant les chapitres 52-53 d'Isaïe, nous savons y lire le Christ, mais si nous pensons simplement à l'instant où le Christ, après la journée de la Passion, est traîné au supplice, nous pourrions le voir avec les yeux de l'habitant ou du pèlerin de Jérusalem : un criminel fatigué, jugé, battu et qui va au supplice, sans aucune beauté. Nous devons savoir discerner. Ce n'est pas seulement chez les gens de bien que nous pouvons discerner le Christ, nous pouvons le faire aussi là où nous ne l'attendons pas du tout.

Ensuite, nous écoutons ou nous parlons. Lorsque nous écoutons, nous rendons-nous suffisamment compte que les mots que nous écoutons peuvent avoir une résonance physique, mais ne jamais nous atteindre dans notre compréhension ou au cœur ? Comme le dit S. Sozème de Palestine, dans l'un de ses écrits : "Toute compréhension est don du Saint-Esprit parce qu'en eux-mêmes les mots ne signifient rien." D'autre part, quand nous parlons tout simplement, même sans que nous nous affirmions comme chrétien, combien d'incompréhensions peuvent entourer nos paroles, combien de mal nous pouvons faire au travers de ces incompréhensions. Mais combien de mal pouvons-nous faire aussi pour avoir mal parlé ! Alors, pourquoi ne pas prier : "Seigneur, ouvre mes lèvres et que ma voix proclame tes louanges". "Seigneur enseigne-moi ce silence d'où naîtra une parole de vérité." "Seigneur, j'ai parlé mais je ne sais pas si j'ai bien dit. Mais que cette personne retienne ce que j'ai dit de bon, oublie ce que j'ai dit de faux, qu'elle comprenne, au-delà de ce que j'ai su dire ou de ce que j'ai pu comprendre, ce que toi, tu voulais lui dire."

Lorsque nous agissons, non par la parole, mais par l'action, et que nous avons mal agi, nous pouvons dire : "Seigneur, pardonne." Lorsque nous avons bien agi et que nous avons l'impression d'avoir fait quelque chose de remarquable, au lieu de nous admirer, ne pourrions-nous pas nous arrêter quelques instants et dire : "Seigneur, pardonne cet élan de vanité, cette pointe d'orgueil, je te remercie d'avoir fait par moi ce que je n'aurais jamais pu faire sans toi." Je peux apprendre l'émerveillement de ce que, étant ce que je suis, je peux faire ce que je fais et l'inclure dans une prière. Au bout d'une journée ou à un moment de cette journée, on peut faire le point un instant et se dire : "Qui ai-je rencontré ? Quelles situations se sont présentées à moi ? Ai-je été une présence du Christ qui donne ou une humble présence du Christ qui tend la main et reçoit et de ce fait transforme celui qui donne en envoyé de Dieu ?

Evidemment, quand je présente les choses comme cela, vous pouvez avoir l'impression que la journée se passe en discours de prières. Mais il ne s'agit pas de formuler les prières de telle ou telle façon, mais de passer d'une situation intérieure à une autre. Alors, peu à peu, la vie devient prière et la prière devient vie, un geste devient un acte d'adoration, "opus Dei", une parole devient un acte d'adoration et l'un comme l'autre se corrobore.

Il y a encore autre chose dans la prière : si nous prions, soit à un moment de recueillement soit à un moment fortuit : "Seigneur, donne-moi la capacité de faire telle chose", très souvent nous commettons l'erreur d'attendre que Dieu fasse pour nous et à notre place ce que nous lui demandons. Dieu nous donne toujours la force et la capacité, mais il faut ce que soit nous qui fassions la chose. Je crois avoir déjà cité à certains d'entre vous l'exemple de S. Philippe de Néri, un saint qui, à une certaine époque, ne brillait pas par la patience. Un jour, alors que les autres étaient fatigués de lui depuis longtemps, il s'est trouvé lui-même fatigué de son impatience ; il va à la chapelle, se prosterne devant une

statue du Christ et prie : "Seigneur, donne-moi la patience". Il sort. Le premier frère qu'il rencontre était l'un de ses amis qui ne l'avait jamais offensé en aucune façon. En passant, il lui fait une remarque désagréable... et S. Philippe de s'emporter ! Un peu plus loin, il rencontre un autre frère qui avait toujours été pour lui un ami ; il lui raconte avec indignation ce que l'autre lui avait fait et son ami lui répond qu'il avait bien raison. Nouvelle crise de colère ! S. Philippe s'arrête et se dit : "Mais c'est encore pire que jamais !" Il rentre à l'église et dit : "Seigneur, ne t'avais-je pas demandé la patience ?" Le Seigneur lui répond : "Oui, et je te multiplie les occasions de l'apprendre !"

Voilà comment se présente pour moi la question posée par une personne qui se sait active par tempérament et par nécessité. Ayant éliminé tout l'inutile, il n'en reste pas moins tout un monde d'activités nécessaires. Mais nous pouvons le tisser dans la prière et le tisser de prière. Arrive un moment où l'on ne peut plus discerner la prière de l'action parce que chaque action implique une prière : la prière la précède, l'accompagne, la suit. Si vous essayez de prier de cette façon sur un plan purement intellectuel, au bout d'un certain temps, vous serez fatigués, vous aurez une indigestion de prière, mais ce n'est pas sur ce plan-là que je vous suggère de prier : ce sont des attitudes de prière.

En fin de compte, pour terminer ce long discours sur cette brève question, j'ajoute encore que la prière doit dépasser le discours sur le Seigneur. Ce à quoi nous sommes appelés, c'est à être en état de prière et non pas en activité de prière. Voici deux images qui nous viennent de S. Théophane le Reclus (19e siècle) : Quelqu'un lui demanda comment on peut être conscient de Dieu alors qu'on est occupé de tant de choses. Il lui répondit: "Avez-vous besoin de prêter une attention tendue pour percevoir un mal aux dents dont vous souffrez ? Eh bien, développez au cœur une soif de Dieu, un cri de douleur dès qu'il est absent." Il en est de même lorsque nous éprouvons une grande joie ou tristesse :

nous n'avons pas besoin de nous rappeler artificiellement d'heure en heure que quelqu'un qui nous est très cher, est mort ou est là : c'est un arrière-fond de lumière ou de ténèbres sur lequel se profile tout ce que nous faisons ; tout ce qui nous arrive, chaque instant de la vie, est marqué par ce fait de base et cela, nous pouvons le posséder, quelle que soit notre activité.

Métropolitaine Antoine de Souroge

(Extrait des archives du Métropolitaine Antoine de Souroge:

<http://masarchive.org/Sites/Site/French.html>)